

L





41 LPO 20 III

FERNAND SEVERIN

Le Lys

Frontispice à l'eau-forte de Henry De Goux

PRIX : 2 FRANCS

chez

A. LEMERRE
17-21, Passage Choiseul
PARIS

P. LACOMBLE
17, rue des Prouvaires
BRUXELLES

1888

à Charles Van der Berghe
un grand et pur artiste qui s'est revêtu
à moi au Curuam de la J.B.

Teruunt leverij

LE LYS

A ma chère Mairain M.B.

pour l. anniversaire..

Pentecôte 1925.

AJ & Y.

1203

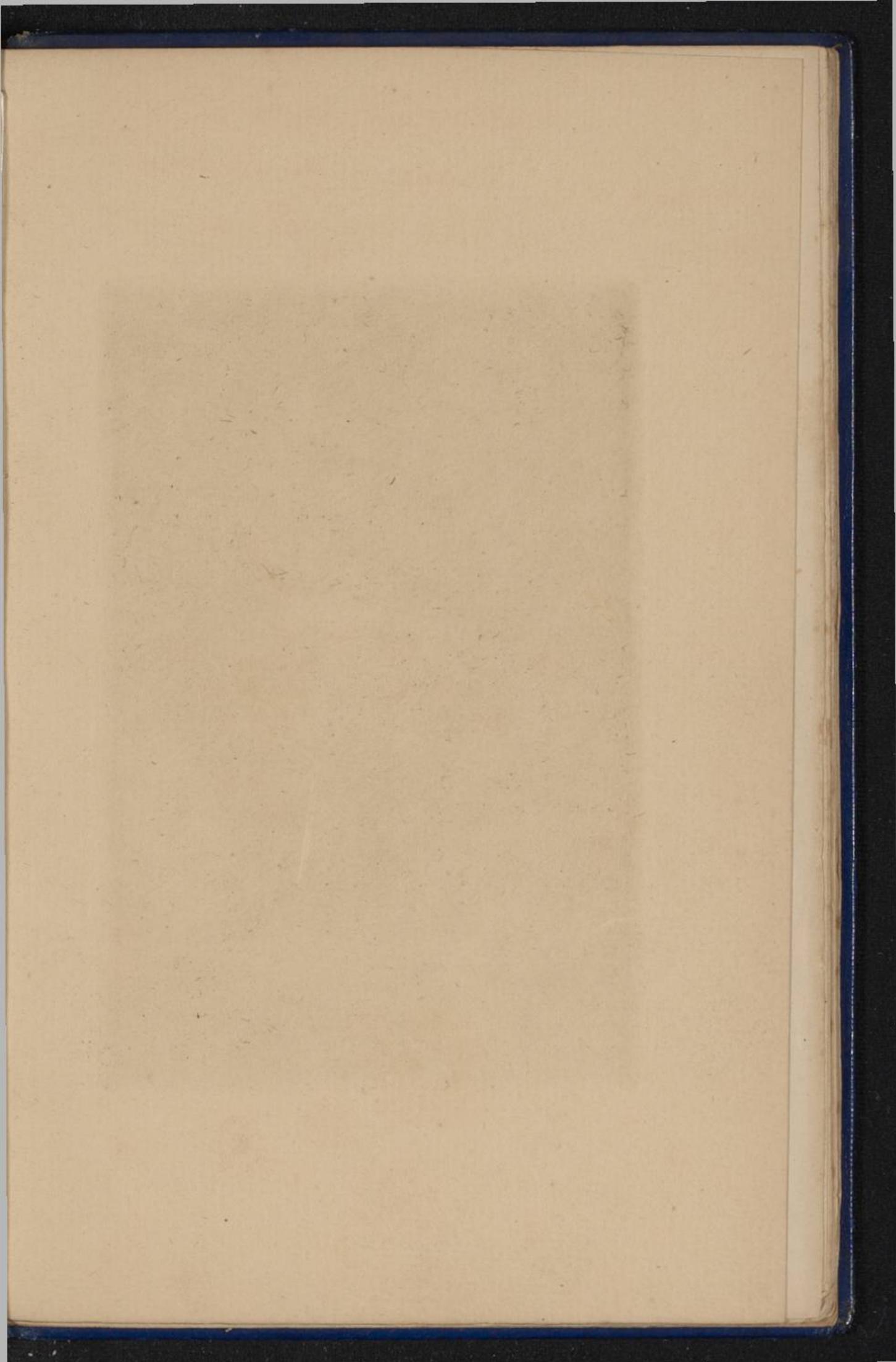


DE CE LIVRE

il a été tiré 5 exemplaires sur Japon.

» 20 » sur Hollande.

» 325 » sur velin ordinaire.





FERNAND SEVERIN

Le Lys

Frontispice à l'eau-forte de HENRY DE GROUX

PRIX : 2 FRANCS

CHEZ

P. LACOMBLEZ
33, rue des Paroissiens
BRUXELLES

A. LEMERRE
27-31, Passage Choiseul
PARIS

1888.





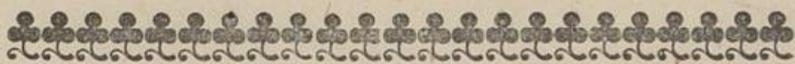
La Muse.

A FRANCIS NAUTET.

*Dans le jardin baigné de lune et de silence,
Quand elle eut enflammé ma native indolence,
Des mains cherchant les mains qui suivent les aveux,
Elle laissa tomber ses nocturnes cheveux
Sur les nobles contours de sa chair éternelle,
Et me dit de la voix aimée et maternelle :
« Doux platonicien qui fais de tes douleurs
Un étrange bouquet d'impérissables fleurs,
Grand cœur que meurtriront maintes roses fanées,
Et sur qui n'a rien fait la suite des années,
O triste et frêle enfant conçu dans trop d'amour,
Tu sauras les fardeaux qui pèsent tour à tour
Sur le cœur ignoré des bons et des timides ;
Si je lis bien au fond des larges yeux limpides
Que mes baisers du soir ont maintes fois fermés,
Tu seras de ceux-là qui veulent être aimés
Et malheureux, par suite, à la façon des femmes.
Je t'aime, mais ton âme, enfant, est de ces âmes
Si pleines de désir et si chaudes d'espoir,
Que je me jugerais criminelle le soir
Où mes lèvres enfin se colleraient aux tiennes,*

Et, dans l'embrasement des voluptés païennes,
Aspireraient d'un trait ta force et ton orgueil.
Reste vierge, et grandis dans l'attente et le deuil,
Et que la songerie éparse en tes yeux vagues
Soit pleine d'un lever de glaives et de dagues !
C'est toi qui raviras les rares toisons d'or
Qui seules, aujourd'hui, sont à ravir encor,
Loin des pays conquis et des bornes atteintes.
Que nul être ne t'aime et n'entende tes plaintes,
Les soirs où tu voudras reposer un instant
Ton front lourd de pensée et ton cœur haletant,
Sinon vous, seules fleurs de l'antique parterre
Par qui l'âme éternelle et bonne de la terre
Prodigue au cœur humain ses consolations !
O sentes des taillis anciens où nous passions,
Sentant nous entourer l'amour vague des choses,
Gardez pour cet enfant, dans vos roses recloses,
Le triste et cher parfum du baiser des adieux,
Aimez-le comme moi, la femme, et l'aimez mieux.
Et qu'il garde à jamais au plus profond de l'âme
Le mépris du baiser et la peur de la femme ! »





Le Lys.

I

Les heures dans les fleurs coulaient lentes et seules.

*Attendri de rêver aux lointaines aïeules,
Dont ses sentiers d'amour cèlèrent les pudeurs,
Dans un mol abandon plein de calmes odeurs,
Le parc ancien se livre aux baisers des vesprées.
Des musiques, au loin, expirent, éplorées,
Et se mêlent, parmi la plainte des roseaux,
Au glissement pensif des rayons sur les eaux.*

*Une femme est assise à l'ombre des grands arbres ;
Et le lierre, à l'entour, s'enroule aux pâles marbres,
Et l'abandon sauvage et triste du jardin
Evoque, de mystère, on ne sait quel Eden
De douleur, et par qui mourraient les vieilles races.*

*Or la femme, voilant de ses longues mains lasses
Les grands yeux résignés qui pleurèrent souvent,
Soupire :*

*« O vain regret du passé décevant,
Qui couchas l'insomnie en mon lit solitaire,
Mes larmes d'aujourd'hui ne t'ont donc pas fait taire ?
Toujours je sens brûler ses lèvres sur mon front,
Et ma chair sera morte, et mes yeux se cloront
Sans que j'aie omis rien de cette fière étreinte !
Mon seul espoir déçu m'a tuée, et l'empreinte*

*De ses enlacements m'est un tourment si cher,
Que j'en tords en riant les glaives dans ma chair !
Et pourtant je sais bien que des pleurs solitaires
Ne refleuriront point les lys de mes parterres,
Et qu'au lieu de renaître aux fleurs du souvenir
Je descends à tâtons dans un noir avenir.
Eh bien, j'accepterai ces nouvelles blessures,
Si je puis seulement sous leurs atteintes sûres
N'oublier rien jamais du passé dont je meurs ! »*

Elle se tait ; le soir apaise les rumeurs.

II

Cependant, le soleil s'est couché dans les roses.

*Voici, dans la splendeur des fleurs tantôt écloses,
Un lys pourpre soudain des baisers du couchant,
Et que la grande vierge écoute le plain-chant
Des êtres d'éternel espoir lui prendre l'âme !
Et se lève, soudain ranimée et plus femme :*

*« J'en atteste, à présent, mes jours de désespoir,
Si le cher oublieux me revenait ce soir,
Je serais pour nous deux adolescente et belle,
Et je saurais poser aux lèvres du rebelle
Le tout-puissant baiser qui les ranimerait !
Il y a dans ce soir un présage secret
Des doutes du prodigue et de son arrivée.
Alors je baiserais cette tête énervée
Sortie inquiétante et belle du remords,
Et l'étreindrais si bien de mes bras doux et forts,
Qu'il en garde à jamais de chères meurtrissures !*

*Et mes lèvres encor baiseront ses blessures,
Et je lui rendrai tant l'étreinte d'autrefois,
Que je serai l'amante et la mère à la fois!
Il connaîtra sous moi ce délice suprême
De savoir une mère en la femme qu'on aime,
Et son dernier amour les éclipsera tous.
Enfin, si ses amours surgissent entre nous
Si nombreux que son cœur me semble une urne pleine,
J'embaumerai d'eux tous et du mien mon haleine
Et trouverai les mots qui le ressaisiront. »*

*Un flot de sang rougit ses tempes et son front,
Et la vierge s'assied et rêve, consolée!
Du héros qui tantôt lui viendra par l'allée
Implorer, en baisant la trace de ses pas,
Le pardon des péchés qu'il lui dira tout bas!*

III

Les roses du couchant, là-bas, se sont fanées.

*Et Gisèle se meurt d'attendre, et les années
S'en vont, et sa douleur plus seule chaque jour
Ne dira plus un mot des choses de l'amour,
Et cette vierge dont le geste clôt la bouche
A la grandeur du lys héraldique et sarouche.*



10



Enfance.

*Temps du regard qui rêve et des lèvres mi-closes,
Où les Eldorados sont proches et certains,
Est-ce une exhalaison mourante de tes roses
Qui m'arrive aujourd'hui du fond de tes lointains?*

*J'ai revécu ma chère angoisse d'un voyage
En voiture, de nuit, par des chemins connus,
Et tout l'enchantement du jeune paysage,
Et les premiers chagrins voulus et bienvenus.*

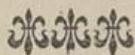
*Des transports oubliés reprennent l'âme lasse,
Et voici que mon cœur frémit comme autrefois
D'entendre tout au loin siffler un train qui passe,
Sous le toit où l'on dort pour la première fois.*

*On rêvait les splendeurs d'un jardin de mystère
Derrière le grand mur qu'on n'avait pu franchir,
Une chose était-elle ancienne et solitaire,
Des légendes, bientôt, paraient son souvenir.*

*Les pays visités laissaient dans la mémoire
Des éblouissements de forêts et d'étangs,
Et l'on rêvait encore un pays illusoire
Avec ce qu'on savait des pays existants.*

*Je me suis promené dans d'étranges contrées
Dont l'intense regret grandit de jour en jour,
Les yeux tombés sur moi des vierges rencontrées
M'ont planté dans le cœur le rosier de l'amour.*

*Mes lendemains ont pu me jeter sur la grève,
J'ai cet orgueil après la peine et les combats
D'avoir tant exploré le Chanaan du rêve,
Que ceux qui m'y suivront marcheront dans mes pas.*





Renaissance Florentine.

*Des Ephèbes, de beaux enfants doux et graciles
Qui s'en vont de lenteur par les ans révolus,
Ecoutent expirer des sveltes campaniles
Dans les roses du soir les sereins angelus.*

*Ils passent vaguement par de tristes banlieues
Où s'allonge et se meurt l'ombre fauve des tours,
Et l'on rêve assoupi dans leurs prunelles bleues
Le vain et blanc désir des dantesques amours.*

*Les filles, les enfants, les dieux et les archanges,
Tout le cycle rêvé des vierges et des forts,
S'incarne en la beauté de ces têtes étranges,
Et précède leur nom dans le soir et ses ors.*

*Ils s'en viennent songeurs, des temps hiératiques,
Les yeux à demi-clos sous les nobles cheveux,
Car ils ont vu surgir des ténèbres antiques
Cette aurore des arts, l'objet saint de leurs vœux!*

*Ils font poindre en la nuit des longs siècles d'attente
Le renouveau béni de l'art et de l'amour,
Et sur le lent réveil de la terre exultante
S'épandre à l'unisson la chaleur et le jour.*

*Et tels dans la candeur suprême de mes songes
Ils me semblent, ces grands éphèbes abolis,
M'adresser des yeux pleins d'harmonieux mensonges,
Et me tendre d'amour leurs frêles mains de lys!*



Le Malade.

I

*Dans l'alcôve où s'endort sous les vagues courtines
L'austère et doux malade aux lèvres enfantines,
La veilleuse sourit comme une étoile en pleurs!*

*L'haleine de la fièvre assoupit le silence;
L'enfant vierge sent croître avec sa défailiance
Le bienheureux oubli d'un passé de douleurs.*

*En ses rives de songe, ineffables et lentes,
La nuit roule sur lui ses ondes consolantes
D'embrassements bénis et de baisers en fleurs!*

II

*Jamais il n'a senti cette paix dans les roses
L'envahir tout à coup d'aspirations closes,
Et les sens et l'esprit y baignent à la fois!*

*Il n'a rien retenu du tourment de la vie,
Et son âme d'enfant se délasse, ravie
Des mérites acquis sur les dernières croix.*

*Vivre était dur, mourir n'est pas autre peut-être,
Il voudrait s'oublier dans ce muet bien-être,
Tant les ciels qu'il pressent seront ternes et froids!*

III

*La veilleuse se meurt dans la coupe d'opale,
L'enfant songe, plus faible en sa chair et plus pâle,
Et la nuit dans les yeux c'est un délice encor !*

*Mais voici que la nuit frémit, l'enfant écoute,
Et tandis qu'il s'éveille, ouvre les sens et doute,
Un coq a claironné, tout au loin, comme un cor !*

*Les ténèbres se font moins denses, d'heure en heure,
Il clôt de tristes yeux, voile sa face et pleure,
Et voici qu'à présent il rêve de la mort.*

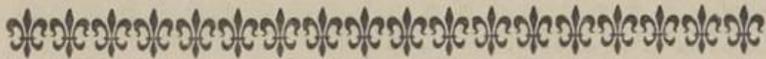
IV

*Une femme est entrée, impitoyable et sauve,
Qui lève en souriant les rideaux de l'alcôve,
Et parle, et tend les bras au blême adolescent.*

*Elle s'en vient, la chair auguste et parfumée
Avec des mains d'amante et des langueurs d'aimée,
Ses yeux cherchant les yeux du cher adolescent.*

*Il sait qu'il va monter sur la croix ancienne
Et sous les longs baisers de la magicienne
Pleure des voluptés mauvaises qu'il pressent.*





Les Rêveurs.

*Combien chères en vous, bouquets élus d'enfance,
Frères en rêve pur qui n'oserez mourir,
Ces blessures du cœur, si lentes à guérir !*

*Suaves patients embellis par l'offense,
D'où rayonne sur vous ce charme des douleurs,
Et fleurit en vos yeux l'angoisse en pâles fleurs ?*

*Ah ! d'où surtout vous vient cette beauté de l'âme,
Et sur votre chair pâle où le mal est inscrit
Quelle haine drapa le blanc manteau du Christ ?*

*Nous ne savons qui c'est de l'homme ou de la femme
Dont la jeune beauté vous voisine le plus,
Et nous songeons au fruit des couples dissolus.*

*Mais non, chère langueur si douce et si fluide,
Tu dérives de mieux que du vain ici-bas,
Et ta sérénité ne s'en ouvrira pas.*

*Et tu te feras jour à travers notre vide,
Reléguant loin de toi les rares empressés
Du geste de se taire et de tes yeux baissés.*

*Il est vrai que la chair niera tes auréoles,
Et que tu passeras par des landes d'ennui ;
Et pourtant nous voilà contents en notre nuit !*

*Car nous t'avons surpris de timides paroles,
Et, si vile que soit la terre à ta beauté,
Tu n'oseras l'ouvrir l'au-delà souhaité.*



L'Amour cruel.

*Par l'âme ignorante et ses lys,
Par nos chairs closes sous les plis
Des amples tuniques d'opale;*

*Nous voulons être aimés d'amour,
Et laisser dans la mort du jour
Aux baisers notre beauté pâle.*

*Lors voici venir jusqu'à nous
Le charme des aveux plus doux
Dans ce mystère des vesprées,*

*Et jusqu'à nous mourir encor
Les vaines plaintes sonnans d'or
Des amoureuses éplorées*

*Leurs cheveux nous baignent les pieds
Et leurs passés sont expiés,
Tant nous aiment ces pécheresses.*

*Bien tristement, des yeux meurtris,
Des mains, des lèvres et des ris,
Elles implorent nos caresses.*

*Mais nous restons froids et sereins,
Levant nos regards souverains
Vers d'autres yeux que ceux des femmes,*

*Tandis que donne notre chair
En l'ennui du plaisir amer,
La mort irrémédiable aux âmes.*



La Mort des Poètes.

A EDOUARD LAMBOTTE.

*Le soir où nous mourrons des affres de la chair,
Vaguement consolés de prières pleurées,
Pour nous ôter enfin d'un ici-bas amer
Les hymnes descendront des calmes empyrées.*

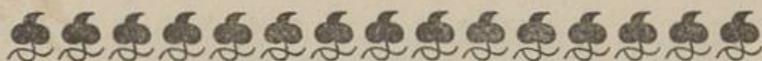
*Le cher soleil qui vit nos premiers pas joyeux
Pressentira, d'amour, venir notre agonie,
Et, plus doux, cette fois, au baiser de nos yeux,
Attardera sur nous sa caresse infinie.*

*Peu nous importera que la vaine cité
S'inquiète un instant de notre fin prochaine,
Ou que jusques au seuil de notre éternité
Blasphèment nos passés, sa folie et sa haine.*

*Car nous aurons en nous l'âme douce du Christ
Imitée au travers des trahisseries de vivre,
Et souffrir sera doux puisque c'était écrit
Et que les cieus, d'ailleurs, nous sont promis au Livre.*

*De seuls péchés d'amour nous pèseront au cœur,
Et nous pourrons mourir dans cette certitude
Des doux enfants tombés en saute par langueur
A l'heure où les tenta l'esprit de solitude.*

*Et les hymnes d'en haut, dans un immense accord,
Tresseront sur nos fronts la gloire des victimes,
Et ce sera l'annonce, en dépit de la mort,
D'une vie éternelle et pure, sur les cimes*



Les Mort-nées.

*Mes rêves, ces ailés d'ailes douces et frères,
A qui rien n'est fermé de la céleste géole.
Se promènent, au son de pâles chanterelles,
Par les jardins aimés du maître de Fiésole.*

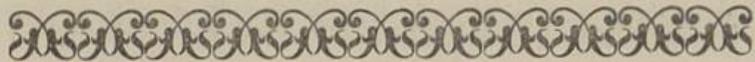
*Voici naître soudain de molles plaintes d'âmes,
Ainsi les blancs regrets des timides enfames,
L'ineffable parler des voix faibles et femmes
Nous priant à venger d'anciennes offenses!*

*L'oubli divin leur fit les nulles destinées
Des graines que tua le gel à peine vertes,
Et c'est triste à mourir, ô ces chères mort-nées
Qui promirent en vain les corolles ouvertes.*

*« Nous vous eussions donné les rares amoureuses
Dont l'absence rend vains les désirs et les rêves,
Et des baisers câlins aux passions peureuses,
Et d'autres à vider les races de leurs sèves.*

*» Nous eussions inventé quelque idéal étrange
Qui hâtât l'agonie ineffable du vôtre,
Et lâché le frisson de tes ailes d'archange
Sur les Léthés où l'âme éternelle se vautre.*

*» Mais de cruelles mains nous permirent à peine
D'exister un instant aux entrailles des mères,
Et sans doute l'oubli du Seigneur, ou sa haine,
Fit mourir en bourgeons nos feuilles éphémères. »*



Les Las-d'aimer.

A ALBERT GIRAUD.

*Le soir où, de l'ennui des délices pareilles,
Se fanent les baisers des beaux adolescents,
Ils s'en vont, fatigués de l'espoir et des veilles,
Cherchant un lit d'amour où s'affinent les sens ;*

*Un pâle lit d'amour, caressant, mais timide,
Qui repose sans rêve en les doux rideaux blancs,
Et, pour les recréer de l'étreinte perfide,
Sur leurs fronts dévastés, de longs baisers tremblants !*

*Ils espèrent des yeux meilleurs qu'un ciel d'automne
En qui sombre à jamais l'amertume des leurs,
Des lèvres au parler suave et monotone,
Capables d'assoupir les anciennes douleurs.*

*On s'aimerait d'oubli, de nuit et de silence,
Sans que nul évoquât les doux instants passés,
Et l'on consolerait d'une neuve espérance
Le deuil harmonieux des rêves exaucés.*

*Ni lumière, ni bruit ; mais, dans la chambre heureuse
Dont de pesants rideaux endorment les parois,
Baiser les longues mains de l'étrange amoureuse,
Qui sourit, triste et vague, en sa robe aux plis droits !*

*Ils l'ont vue unefois et l'espèrent leur Dame,
Et l'entendre parler leur révèle les cieux ;
Mais le fardeau d'aimer a tant ployé leur âme
Qu'ils n'oseront jamais l'implorer que des yeux.*



Prière.

*Lente aux aveux et molle aux baisers sans retour,
Douce effeuilleuse ainsi des roses de l'amour,
Telle soit, ô mon Dieu, celle à qui vont mes rêves.*

*Car mes rêves sont las comme de blancs oiseaux
En qui verse l'ennui de l'azur et des eaux
Le lointain appétit de dormir sur les grèves.*

*Il me plairait m'étendre en de pâles cheveux
Et mourir, à jamais exaucé de mes vœux,
Loin des clameurs du bronze et de l'hymne des glaives.*





A celle qui viendra.

*O toi qui me viendras des lointains de l'espoir
Dans les jardins de lys où t'attendent mes lèvres,
Ne me dit que des mots pleins de rêve et de soir,
Et qui calment en moi le feu des vieilles fièvres !*

*Que ton amour me soit un sépulcre voulu,
Où l'on dorme enlacés dans des roses fanées,
Les lèvres de l'aimée au front las de l'élu,
Et que s'envole ainsi la fleur de nos années !*

*Rien ne vivra vraiment que ce que nous tairons,
Et pour éterniser cet instant que nous sommes,
Puissent nos chers bouquets se mourir en boutons,
Et céler leur parfum au vain baiser des hommes !*

*La douleur des amants et l'ennui des époux,
Ces pauvres assouvis dont l'âme est exilée,
Viendront à notre seuil et s'en iront de nous,
Sans soupçonner jamais la paix qu'ils ont frôlée.*

*Aussi les verrons-nous s'en aller sous leurs croix
Avec nos yeux en pleurs d'une pitié sans bornes,
Et ces yeux amoureux s'entendront quelquefois
Pour donner un sourire aux yeux flétris et mornes.*

*Et nul, jamais, parmi ces hommes de la fin,
Ne saura que l'amour leur fit ce don sublime,
Et sitôt de retour dans leur soif et leur faim
Ils maudiront le jour tombé dans leur abîme.*



L'Oublié.

*Plaise à qui va ployé du faix de ses chimères
Clorre sur mon passé de tristes nœuds d'oubli,
Plaise honorer encor de bouquets éphémères
Les restes dou loureux du frèle enseveli.*

*Car, vraiment, s'il n'a point désennuyé les races
D'un livre où soient inscrits leurs rêves à venir,
Ses étreintes, du moins, étaient bonnes et lasses
Et des baisers reçus savaient se souvenir.*

*Mais il s'est trop penché vers les larmes versées
Pour y mirer l'ennui de ses charmes en deuil,
Et d'avoir attendu de vaines fiancées
S'en retournent enfin sa force et son orgueil.*

*Plaise à vous, les bénis de son geste suprême
Le bien ensevelir, ce cher passé défunt,
Dorme-t-il, exilé des mémoires qu'il aime,
Mariant à des fleurs la mort de son parfum!*

*Et plus tard, du néant de braises expirées
Où tout ce qui fut mien se sera replongé,
Dans le calme béat des futures vesprées,
On verra revenir le lointain naufragé.*

*Mais il sera si beau, les mains pleines de roses,
Et le cœur enlacé de longs rameaux de lys,
Que nul n'ira rouvrir les bandelettes closes
Où ses jours écoulés dorment ensevelis.*



Une Enfant.

A GEORGE GARNIR.

*Les pauvres qui mourront d'avoir vécu d'amour,
Rare et lointaine sœur, t'ont cherchée et rêvée,
Et mes pénibles yeux de l'âme t'ont trouvée
Allant par des chemins de mon triste alentour.*

*Si quelquefois ta voix module jusqu'à nous
Une de tes chansons pleines de roses blanches,
C'est si doux qu'on s'arrête, éperdu, sous les branches,
Et que les sens ravis n'osent choir à genoux!*

*Tu ne sais rien du mal où s'en vont mes pareils
Pris aux malins filets de tes sœurs inégales,
Tes jours sont sans désirs et tes nuits sont frugales;
Et rien que de très pur n'accueille tes réveils.*

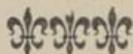
*Le linon de ta jupe est moins immaculé
Que les lys de pudeur de ton adolescence,
Et tel est ton écrin de céleste innocence
Qu'il ne te souvient pas d'un désir formulé!*

*Tout ce qui rêve au ciel de timide et de blanc,
Tuniques d'anges, fleurs du parterre des vierges,
Blancheur du pain sacré, des surplis et des cierges,
Auprès de tes candeurs est pauvre et chancelant.*

*Ton âme est ce jardin souhaité des pervers
Où les boutons de fleurs ne doivent point éclore,
Un jardin blanc baigné d'une éternelle aurore,
Avec des arbrisseaux frêles, à peine verts!*

*Tout au plus, quelquefois, des soupçons de parfums
Avec les seuls échos d'une lointaine lyre,
Et rien qui chante un peu les charmes du délire
Ou dont l'arome fasse appel aux sens défunts!*

*O toute l'âme enfant recluse en tous ces lys!
Reste blanche malgré nos mâles mains tendues,
Ton linon est au prix des choses défendues,
Et le seul mot d'aimer dérangerait ses plis!*





Le dernier Amour.

A ARMAND HANOTIEAU.

*Pauvre chère que vêt un linon d'ignorance,
Si bien et tant aimée en des jardins de lys,
Laisse les voluptés s'imprégner de souffrance
Dans l'unique baiser des robes aux longs plis.*

*Plus rien de doux après la caresse suprême
Ne nous visitera dans les baisers nouveaux,
Et c'est folie au cœur que d'oser quand il aime
Confier à la chair le secret de ses maux.*

*Les lys veulent aimer dans les chastes étreintes
D'une lune qui soit comme un baiser d'hiver,
Et pencher en pleurant leur corolles éteintes
Blancs de vaine tendresse et de désir amer!*

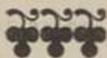
*Et tels nous resterons, pâles de sacrifice,
Aprement consolés par l'orgueil de souffrir,
Et si bien prévenus du charnel artifice
Que les tentations ne s'oseront offrir.*

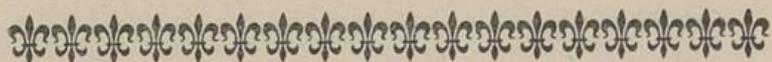
*Nous serons les derniers des anges solitaires,
Les tout derniers assis sous les bosquets du mal,
Sans que cessent jamais leurs délices austères,
Ni que s'envole d'eux le fidèle idéal.*

*O nos âmes, soyez doucement enlaçantes,
Les yeux fixés en vous de haine du dehors,
Et qu'importent les voix prochaines de vos sentes?
Plus rien ne vous atteint des épreuves du corps.*

*L'invisible baiser qui met l'âme sur l'âme
Pour la conception de quelque séraphin,
Nous tiendra dans l'oubli de l'homme et de la femme,
Nous chère, le dernier amour avant la fin !*

*Car le monde suivra notre chair dans la tombe
Par un fatal effet de l'amour trépassé,
Et dans les frissons noirs du siècle qui succombe
Je sens battre en nos cœurs le grand cœur du passé.*





Le Sang.

*Pieusement pleuraient les lointains angelus
Les espoirs qui seront et ceux qui ne sont plus.*

*Les charmillles songeaient, plus tristes et plus closes,
A cette heure où les lys parlaient de rêve aux roses.*

*Des sourdines d'odeurs, de rayons et de voix
S'en venaient par instants du plus profond des bois.*

*Lasses d'avoir cueilli d'innocentes pervenches
Frôlèrent mes cheveux tes mains vagues et blanches.*

*Tes doigts patriciens erraient silencieux
Et firent s'endormir mes lèvres et mes yeux.*

*Et toujours, et plus lents, chère, nous nous aimâmes,
Et le silence était plein du parler des âmes.*

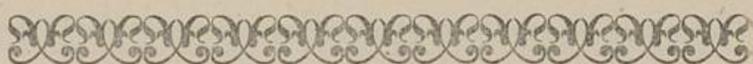
*Une félicité d'ignorance et d'oubli
Embaumait ce repos de mon rêve accompli.*

*Tel un écho perdu de très vieilles histoires,
Le souvenir humain mourait dans nos mémoires.*

*Et nous n'avions souci des choses du plaisir,
Tant l'oubli de l'instant endormait le désir.*

*Mais ce fut un réveil aux paupières baissées
Quand reflua le sang en nos veines lassées,*

*Car la chair oublia ces charmes recueillis,
Et sous d'autres baisers se fanèrent nos lys.*



Heures troubles.

I

*Je voudrais bien ne pas sentir et ne pas voir ;
Yseult ! épargne-moi l'étreinte de ce soir,
Et clos d'un long baiser mes timides paupières.*

*Le désir de mon sang frissonne dans tes mains,
O toi dont les yeux clairs prévoient mes lendemains,
Ces délices de mort sont-elles les dernières ?*

*Sais-tu pas que je suis un doux convalescent
Dont une humaine peur étreint l'amour naissant,
Et que je t'adressai d'imprudentes prières ?*

II

*Les profonds soirs d'avril, les nuits de mai naissant
Font éclore en ta chair toutes les fleurs du sang,
Et gonflent de soupir ta gorge de colombe.*

*Je me pâme d'un vain amour entre tes bras ;
Un délice fatal glace mes membres las,
Et tout en revivant je sens que je succombe.*

*Que tes lèvres me soient nouvelles chaque jour,
Et si nous parcourons tous les cercles d'amour,
Qu'importe que tes bras soient frères de ma tombe ?*

III

*Bien loin de ces transports que son âme pressent,
Et seule, et dans l'orgueil d'un lys adolescent,
L'enfant qui m'a voulu me bénit et me pleure.*

*Pâle et muette fleur de mon lâche abandon
Qui de m'oser aimer me demande pardon,
Lys frêle qu'on brisa par mégarde et qui fleure!*

*D'autres m'achèveront en un morne avenir ;
Elle n'aura de moi qu'un chaste souvenir
Et mourra de sa part, qui sera la meilleure.*

IV

*Un peu de moi s'en va dans les soleils couchés.
Le cœur se sent plus jeune et net de ses péchés
Sous l'immense baiser du crépuscule austère.*

*Qui donc a vu du sang ruisseler sur mes mains ?
Je n'ai dans mon passé que des péchés humains
Et tout ce qui nous vient d'un rêve solitaire.*

*O nuit ! mets à mon front ton baiser maternel,
Ton enfant a besoin d'un pardon éternel,
Et je sens mes péchés aussi vieux que la terre.*





Vers pour Yseult.

I

*Pâle de tes adieux et vain de ton amour
Me voici gravissant les pentes du retour
Et les roses du soir m'attristent jusqu'aux pleurs !*

*Je rentre dans la paix et dans le souvenir,
Mais des ailes en moi s'ouvrent vers l'avenir
A travers le hallier des présentes douleurs.*

*L'espérance vivace étouffe les regrets
Et les vierges jardins de nos âmes sont prêts
A frémir avant peu sous de nouvelles fleurs !*

II

*Comme un vivant parfum de suaves verveines,
J'ai senti ruisseler ton âme dans mes veines
Quand tes mains seulement s'enlacèrent aux miennes.*

*Et je souffre et jouis en ta chair et ton âme,
Et tes moindres propos sont de longs traits de flamme
Qui ravivent en moi les blessures anciennes.*

*Ton front pâle et puissant et tes claires prunelles
Sont garants au chercheur d'extases éternelles,
Et j'ai peur du baiser de tes lèvres chrétiennes.*

III

*Dès que fleurit nos cœurs l'amour adolescent
La même âme brûla dans notre jeune sang,
Et nous fûmes deux lys embaumant à la fois.*

*Nous allâmes longtemps par un même chemin :
Je n'étais qu'un enfant qui vibrait dans ta main,
Et nos yeux suppléaient au silence des voix ;*

*Puis ton âme grandit par delà les baisers,
Et me voilà pleurant de mes rêves brisés,
Plus enfant et plus doux, encore qu'autrefois !*

IV

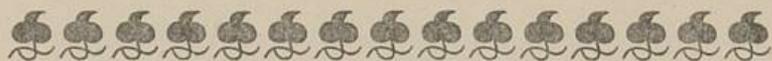
*Ton rêve coutumier a des élans funèbres
Vers le hautain passé des mystiques ténèbres
Et c'est un fier aiglon qui s'envole de l'aire !*

*Les miens sont un essaim d'oiseaux tendres et sages
Qui soupirent d'amour sous de calmes bocages,
Et ton rêve, à leur sens, a le vol téméraire.*

*Que ne laisses-tu là ton orgueil et tes fièvres
Pour l'éternel baiser des âmes sur les lèvres ?
Voleras-tu toujours dans ton ciel solitaire ?*

V

*O douleur ! je ne puis, je n'oserais te suivre ;
Viens mourir avec moi dans l'ivresse de vivre,
Et goûter en tremblant aux douceurs de se taire.*



Le Vallon.

A IWAN GILKIN.

*Je revois en esprit de calmes paysages
Qui comprirent jadis les soucis de nos cœurs,
Des sites distingués des souffrants et des sages
Et qui font l'âme encline à de douces langueurs.*

*Ils veulent être vus à cette heure indécise
Où se teignent de soir les blonds après-midis,
Et non dans les matins que l'aurore opalise,
Et non dans la rougeur des couchants refroidis.*

*Ils semblent, ces vallons de muettes feuillées,
L'abri prédestiné des dolentes amours,
Les discrets confidentes des plaintes alliées,
L'alcôve des meurtris qui s'aimeront toujours !*

*Mais c'est le gîte aussi d'un étrange silence,
Quand parfois les amants s'en viennent enlacés,
Et, les yeux se fuyant, rêvent d'intelligence
De renaître peut-être aux doux frissons passés.*

*Et nous-mêmes, nous deux, aux jours d'angoisse hu-
Pâles soudainement du vide de la chair, [maine,
Pèlerins en silence émus de foi sereine,
Nous avons révélé notre âme au vallon cher.*

*Lors il nous a guéri du mal et de ses causes,
Et les feuilles chantaient si bien dans le ciel d'or,
Et les lèvres des fleurs disaient de telles choses
Que nos yeux consolés s'osaient chercher encor !*

*Et si longtemps, enfin, que nos yeux et nos bouches
Marieront en l'amour le sourire et les pleurs,
Laisse, ô notre vallon, dans tes grâces farouches
Les blonds après-midis s'alanguir sur tes fleurs!*





Pervers.

*Dans la sérénité du lent après-midi
Plein des pesants parfums du jardin attiédi,
De beaux amants ravis du silence des sentes,
De la vague langueur des amours finissantes
Et du charme muet des pressions de mains,
S'en sont allés. — L'oubli des mauvais lendemains
Leur rend douce à mourir l'exqu Coasté de l'heure.
Ils goûtent ce baiser vaporeux qui n'effleure
Que le duvet nacré de la joue et des bras;
Ils sont las, ces épris de candeur, ils sont las
De l'entier déploiement qu'appelle la nature;
Ils savent jusqu'au fond la charnelle imposture
Et qu'il n'est rien d'aimable en l'animalité,
Et c'est pourquoi le couple à l'abri de l'été
Et des ardeurs de sève éparses sur la terre,
Se faufile au plus frais du jardin solitaire,
Pour y revivre au son d'invisibles hautbois
La suave candeur du timide autrefois.*





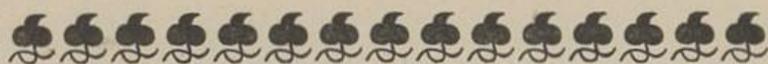
L'Étreinte.

*Las, sans se l'être dit, des douleurs assidues,
En octobre, on allait par des routes perdues
Pour guetter sous les bois des sourdines de pleurs,
Et les crêpes glissaient sur de suprêmes fleurs.*

*C'était une plus pure et plus vague Ophélie
Dont maints Hamlets nouveaux voulurent la folie
A ne pas relever le désir à genoux!
Ses yeux illimités et discrètement doux
Comme un premier soupçon d'étoile qui s'allume
Scintillaient tristement au travers de leur brume.
Mais la distraction d'un immense remords
Détournait vers les bois mes yeux graves d'alors,
Des yeux « couchants », des yeux douloureux avant l'âge,
Qui cherchaient des pitiés dans chaque paysage.
Dieu! quel refuge et quel néant au fond des bois
Si l'on eut pu fixer à jamais ce grand mois
Octobre, fastueux et muet, dans les hêtres!
Mais quelqu'un refermait les lucides fenêtres
Qui s'ouvrirent pour moi du côté de l'espoir,
Et jamais je n'avais senti comme ce soir
Le regret éperdu des rêveuses enfances
Me monter à la gorge en de cruels silences,
Et jamais le retour aux paradis perdus
Après l'omniscience et les fruits défendus
Ne m'avait semblé vain et fou comme à cette heure!*

*La vierge sage, alors, la seule et la meilleure,
Qui cachait sous les plis des crêpes résignés
La pâleur des baisers qu'on n'aura pas donnés,
Sans un mot, devina quelle jeunesse amère
Nous prit tous deux après les baisers de la mère,
Et ma sœur dans un lent et triste enlacement
Plein des fraternités d'un semblable tourment,
Une étreinte sans sexe et des baisers jarouches
Où les seins attouchés étaient froids sous les bouches,
Longuement! consola cet amour d'orphelins
Dans les frissons du soir qui noyait les chemins,
Faible comme une voix en songe et comme un râle.
Un soir qui fuit en moi, toujours moindre et plus pâle!*





Nocturne.

*Bien tard, dans le jardin vu du pâle Vesper
Qui montait, au couchant, parmi d'âpres ramures,
Sous le ruissellement d'opale de l'Ether
Tout lumineux déjà des lumières futures,
Quand un chaste sommeil eut clos mes jeunes yeux
Comme sous un vent frais de tuniques et d'ailes,
Avec des mouvements lents et silencieux
Yseult ôtait soudain d'entre mes mains fidèles
Les despotiques mains qui m'ouvrirent l'Eden,
Et s'en allait de moi, laissant dans les parterres
Un peu d'elle, après elle, embaumer le jardin.*

*Et je dormis parmi mes bosquets solitaires
Un sommeil inconnu si vierge de remords
Et si terrifiant dans cette candeur même,
Que c'était le sommeil des enfants et des morts.
Nul songe qui chantât la femme, nul poème
Du grand cycle d'amour n'éclaira cette nuit :
Rien que l'attente après une peine en allée
Et l'angoisse qui suit un monde évanoui.*

*Bien tard, quand je dressai ma tête réveillée
Dans les enfièvements du froid et de la peur,
Les colliers dénoués d'une nuit printanière
Révaient autour de moi dans la blanche vapeur.
Des étoiles, parfois, sillonnaient la lumière
Telles que de beaux yeux que la mort aurait clos ;
Et les appels de cor d'une forêt lointaine*

Déchiraient le silence ainsi que des sanglots !
On eut dit d'une amante oubliée et hautaine
Qui, lasse d'implorer et fière en son tourment,
Dans la nuit où nul cœur ne pouvait plus l'entendre
Eut pleuré toute seule et désespérément !
Puis le cor exhalait une plainte plus tendre
Que des voix d'amoureux et de convalescents,
Et l'âme devinait, évoqués par le cuivre,
De frères bras tendus vers d'orgueilleux passants
Et, pesant sur l'ennui dynastique de vivre,
De nocturnes bijoux pleins de soleils couchés,
En je ne sais quelle âpre et mystique demeure.
Un instant, des soupirs et des gestes penchés
Osaient rêver encor la vie autre et meilleure ;
Enfin un vrai sanglot, le dernier cette fois !
Plein des contritions d'un grand cœur qui se brise,
Eclatait, pour mourir, dans les échos des bois.

J'ai pleuré jusqu'à l'aube, et ce mal qu'éternise
Le sentiment que j'ai d'en être seul atteint,
Maints souvenirs mauvais le grandissent encore.
Je me lève, chargé des perles du matin,
Et m'en vais, malgré moi, vers la forêt, sonore
De ramiers, où s'est tû le grand cor oublié.
O mon amour du soir ! permets que je m'en aille
Car je veux consoler dans son morne hallier
L'âme-sœur qui m'attend peut-être et qui défaille !





Adieux.

*Telle vierge, autrefois reine de mes pensers,
Dont les lèvres en rêve approchèrent mes yeux,
A retrouvé pour moi les mains des jours passés,
Et m'enlace longtemps en de derniers adieux.*

*Ses mains de souvenir sont d'une pécheresse
Qui dans ses repentirs aurait porté maints cierges,
Et pour mieux la livrer à leur lente caresse
J'ai mis sur ses genoux ma tête aux boucles vierges.*

*Je sens bien que toujours j'aime comme j'aimais,
Et je suis cet enfant dont les frères s'en vont,
Et mes lèvres pourtant ne lui rendront jamais
Son baiser de tantôt expiré sur mon front.*

*Elles veulent garder dans le divin silence
Qu'un soir d'amour comblé fit régner dans mon âme
Le sourire exaucé des amants qu'on fiance,
Fût-ce sous les baisers de la dernière femme.*

*Les amantes d'un jour qui vivront par le corps
Pourront croire que j'aime et leur livre ma foi,
Quand j'aurai seulement revêtu d'un dehors
Les pensives beautés qui ne vivent qu'en moi.*





Les Jardins du souvenir.

*Il est certains jardins dont je crains les parfums
Comme les trahisons d'un confident de fautes;
Ils n'ont vu cependant que les beaux jours défunts
Où mes quelques vertus marchaient libres et hautes.*

*Mais c'est là ce jadis irréparable et cher
Dont le seul nom flétrit la volupté présente,
Et je hâte le pas dans l'avenir amer
Sans vouloir des douceurs que l'heure me présente.*

*Mon passé me revient dans l'arôme des fleurs
Avec l'étrangeté que n'avait pas la vie,
Et l'on voudrait mourir à verser d'anciens pleurs
Si les devoirs n'étaient dans la route suivie.*

*D'abord il me plairait d'aspirer les lilas
Fleuris dans mes jardins de vierge qui s'ignore,
Et Dieu sait si déjà je n'en souffrirais pas,
Tant ce fut un éveil divin que cette aurore!*

*J'aspirerais encor les lys délicieux
De ma virginité consciente et rebelle,
Et ceux-là sont les plus sains et les plus vieux,
Car j'ai baisé sur eux l'immensité charnelle!*

*Enfin dans le néant de toute illusion
J'oserais respirer les roses meurtrières,
Et fier de me voir seul souffrant ma passion
Je mourrais à l'écart en de mornes prières!*



L'Orgue.

A LAMBERT PETIT DE SANDRAU.

*Orgue des jours passés qui te tais à cette heure
Sous l'indécise main des frères derniers-nés,
T'ai-je pas fait pleurer tout ce que l'âme pleure,
Dans l'attentive paix des soirs abandonnés?*

*Je ne retrouve pas mon plain-chant d'espérance
Dans les temples déchus de l'âme d'aujourd'hui,
Rien de beau depuis moi n'a rompu le silence,
Et j'en mourrai plus fier dans un plus morne ennui.*

*Les douceurs de jadis et les maux de naguères
Étaient deux infinis pleins de l'âme des morts,
Et les lys du jardin, mes grands lys congénères
Sont devenus de sang sous mes lèvres d'alors.*

*Quand se touchaient nos mains dans la moisson des roses
La vie accélèrait ses flots mystérieux
Et parmi les baisers inconscients des choses
Nos veines palpaient pleines du sang des dieux.*

*Dans des jardins nouveaux et sous d'autres tonnelles
Uniront maints amants qui jaloussent les fleurs
Pour d'éternels baisers les lèvres éternelles,
Le souvenir des miens me console des leurs.*

*Je sors de mon passé comme d'une patrie,
Et je suis ce banni qui ne reviendra pas;
Quelqu'un d'impérieux qui sait ma rêverie
Me saisit par la main et m'emmène à grands pas.*

*Tout mon être muet respire une prière
Que ne comprendra pas le débile avenir,
Et je prolonge en vain mon regard en arrière
Pour confirmer en moi l'indécis souvenir.*

*Plein des bonheurs flétris effeuillés en légendes.
Je m'en vais par un soir de siècles révolus
En contemplant au loin s'esseuler dans les landes
Les orgues du passé qui ne chanteront plus.*





L'Oubli.

*Aux jours bien morts, hélas ! du rêve inviolé,
Quand vacillait en nous la suprême espérance,
N'avions nous plus, du moins, l'attente et la souffrance
Et cet âcre jouir de vivre immaculé ?*

*N'était-ce pas très doux encor, cette blessure
Par où se dissipa le sang de notre orgueil,
Et ces râles jaillis du cœur même, et ce deuil
De s'écouter descendre en une tombe obscure ?*

*Et n'était-ce pas doux ce dernier souvenir,
Pâle ou sanglant parfois de la vie écoulée,
Et ces regrets enfin de l'audace en allée,
Et l'orgueil du néant méprisant l'avenir ?*

*C'était mélancolique et cher comme d'entendre
Au lointain le plus bleu des vespéraux halliers,
Vibrer d'âme navrée et s'éteindre oubliés
Les vains appels du cor harmonieux et tendre.*

*Voici l'heure venue où se penchent les cœurs
Vers les fuyants échos des vibrations dernières,
Et, de la mort des sons dans la mort des lumières,
Se sentent défaillir en d'immenses rancœurs.*

*Bientôt s'élèveront les silences funèbres,
Et nous saurons alors, mais alors seulement,
Quel mal c'est que l'oubli d'un ancien tourment,
Et nous voudrions en vain mourir dans nos ténèbres.*



Le dernier Rêve.

A HENRY DE GROUX.

*Au fond endolori des suprêmes vesprées,
Où meurent en silence et les yeux s'évitant
Les débris à leur fin des races ulcérées,
Ils l'ont crucifié dans le rose occident!*

*Pâle de plus en plus des suites de la sève,
Avec, dans le lointain des beaux yeux mi-fermés,
Le solitaire orgueil d'être le dernier rêve,
Il revoit par l'esprit les siècles bien-aimés.*

*Il penche du fardeau de la proche agonie
Sous l'or vague et soyeux des cheveux ruisselants,
La mystique beauté de sa face bénie,
Et voici pénétrer la lance dans ses flancs!*

*Et c'est sur la muette et coupable indolence
Des peuples assoupis à l'ombre de la croix,
Le rouge épuisement des veines par la lance
Et les derniers frissons des membres déjà froids.*

*Soudain il s'est raidi sur son arbre de honte
Avec de longs sanglots et des yeux révulsés,
Et maintenant le corps s'affaisse, et l'âme monte
Rejoindre dans l'Ether les rêves trépassés.*

*Et désormais la nuit pèsera sur la terre
De jour en jour plus dense aux hommes plus méchants,
Et cette pourpre éteinte en un ciel de mystère,
C'est le dernier reflet du dernier des couchants.*



Nocturne.

*Les langes du pardon enveloppaient mon âme
D'un pareil insouci de l'homme et de la femme,
J'étais celui qui songe et qui n'a pas d'autrui.
J'oubliais qu'un couchant eut précédé ma nuit
Où les seuls souvenirs m'eussent fait vivre encore,
Et les roses du jour et les lys de l'aurore
Étaient des feux de pâtre éteints au fond de moi.
Seul dans cet infini des temps et de l'effroi,
J'appelais de ma plainte et de mes mains tendues
Les aigles de mon rêve évadés dans les nues,
Et les hautains oiseaux ne m'obéissaient plus.
Un peu des maux subis, un peu des livres lus
Mais avec la pâleur d'un lointain qui recule
Rallumaient dans ma nuit un frêle crépuscule.
L'ennui de toujours vivre en étouffait le deuil,
Et l'imprévu lui-même avait fui du cercueil.*

*Et voilà qu'un troupeau de blêmes créatures
Défila sous mes yeux en de mornes postures.
Elles allaient ainsi qu'on va dans le sommeil,
Avec de mêmes pleurs sous un crêpe pareil,
Et les charmes détruits de ces femmes damnées
Semblaient me reprocher les délices données.
Le délire inventeur des temps luxurieux
Incendiait encor leurs lèvres et leurs yeux ;
Et lentement, avec cette crainte du crime
Que l'on éprouve à deux sur les bords d'un abîme
Pour s'être confié des secrets douloureux,
Je sentais mon passé, ce fantôme amoureux
Emietté d'oubli dans les caveaux de l'âme*

*Re naïtre tout à coup au parfum de la femme,
Et ce que j'ignorais en moi de jeune encor
Se plaindre sous les cieux comme un sanglot de cor.*

*Mais elles, ramenant sur leurs chairs ravagées
Avec des yeux levés d'épouses outragées
L'ancien manteau de joie où l'orgueil aujourd'hui
Mettait de nobles plis de douleur et d'ennui,
M'adressèrent alors de sévères paroles,
Telles en leurs cheveux qu'en d'autres auréoles :
« Au temps de ta candeur et de tes cheveux longs,
Quand tu mettais le mors aux vierges étalons
Qui piafferaient sous toi vers les cités rêvées,
Nous avons couronné nos têtes réprouvées
Des fleurs dont Ophèhe orna son front dément,
Et de mêmes linons nous vêtaiet pour l'amant.
Car tu n'étais alors qu'un désir et qu'une aube,
Et pour mieux te séduire il fallait cette robe.
Mais à cette heure, après les mauvais lendemains,
S'il te souvient des lys qui parèrent tes mains
Et dont la neige, un jour, s'effeuilla sous les nôtres,
L'orgueil du souvenir doit te payer des autres
Que les désirs nouveaux ne t'accorderont pas.
Est-ce que le passé ne t'a rien dit tout bas ?
Pourquoi nous reviens-tu ? Les misères subies
Ne t'ont-elles point dit l'horreur de nos lubies,
Et que dans les chemins de l'amour renaissant
Les pas de nos pieds nus s'empliraient de ton sang ?
Va ! le vide effrayant des innocentes feintés
Surgirait entre nous jusque dans nos étreintes,
Et l'on se connaît trop pour ne pas se honnir.
Vis et meurs dans l'Eden d'un chaste souvenir,
Et si tu succombais à ta douleur nouvelle
Pour t'en consoler mieux reste seule avec elle. »*



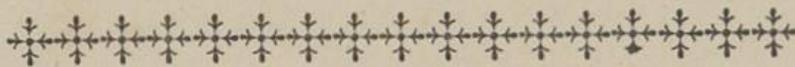


Table.

	PAGES.
La Muse	1
Le Lys.	3
Enfance.	6
Renaissance Florentine.	8
Le Malade.	9
Les Rêveurs	11
L'Amour cruel	12
La Mort des poètes	13
Les Morts-nées	14
Les Las d'aimer	15
Prière	16
A celle qui viendra	17
L'Oublié	18
Une Enfant	19
Le dernier Amour	21
Le Sang	23
Heures troubles	24
Vers pour Yseult.	26
Le Vallon	28
Pervers.	30
L'Étreinte	31
Nocturne	33
Adieux	35
Les Jardins du souvenir	36
L'Orgue	37
L'Oubli.	39
Le dernier Rêve.	40
Nocturne	41

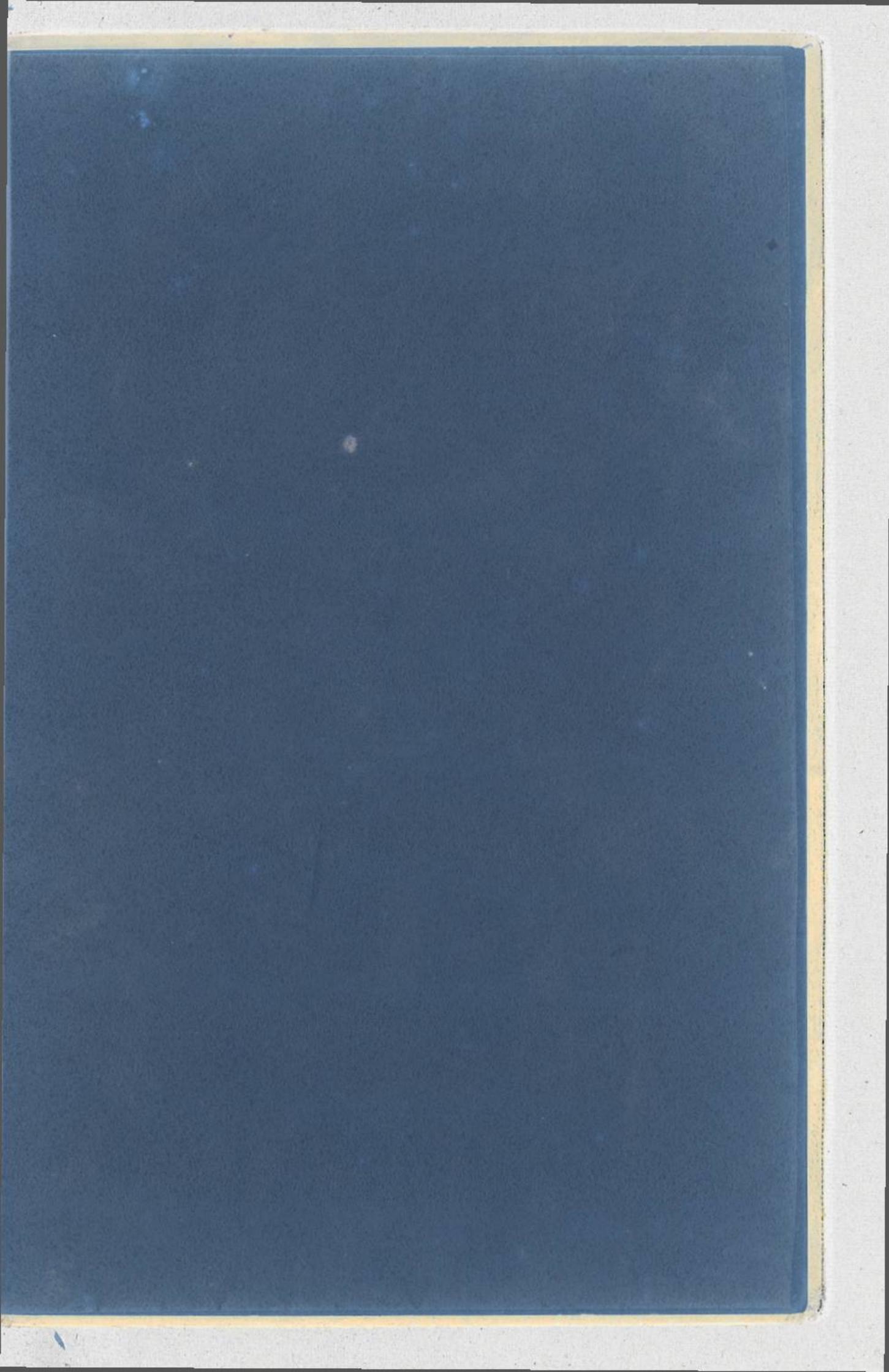
ACHEVÉ D'IMPRIMER

le 15 janvier 1888,



PAR A. LEFEVRE, A BRUXELLES

906



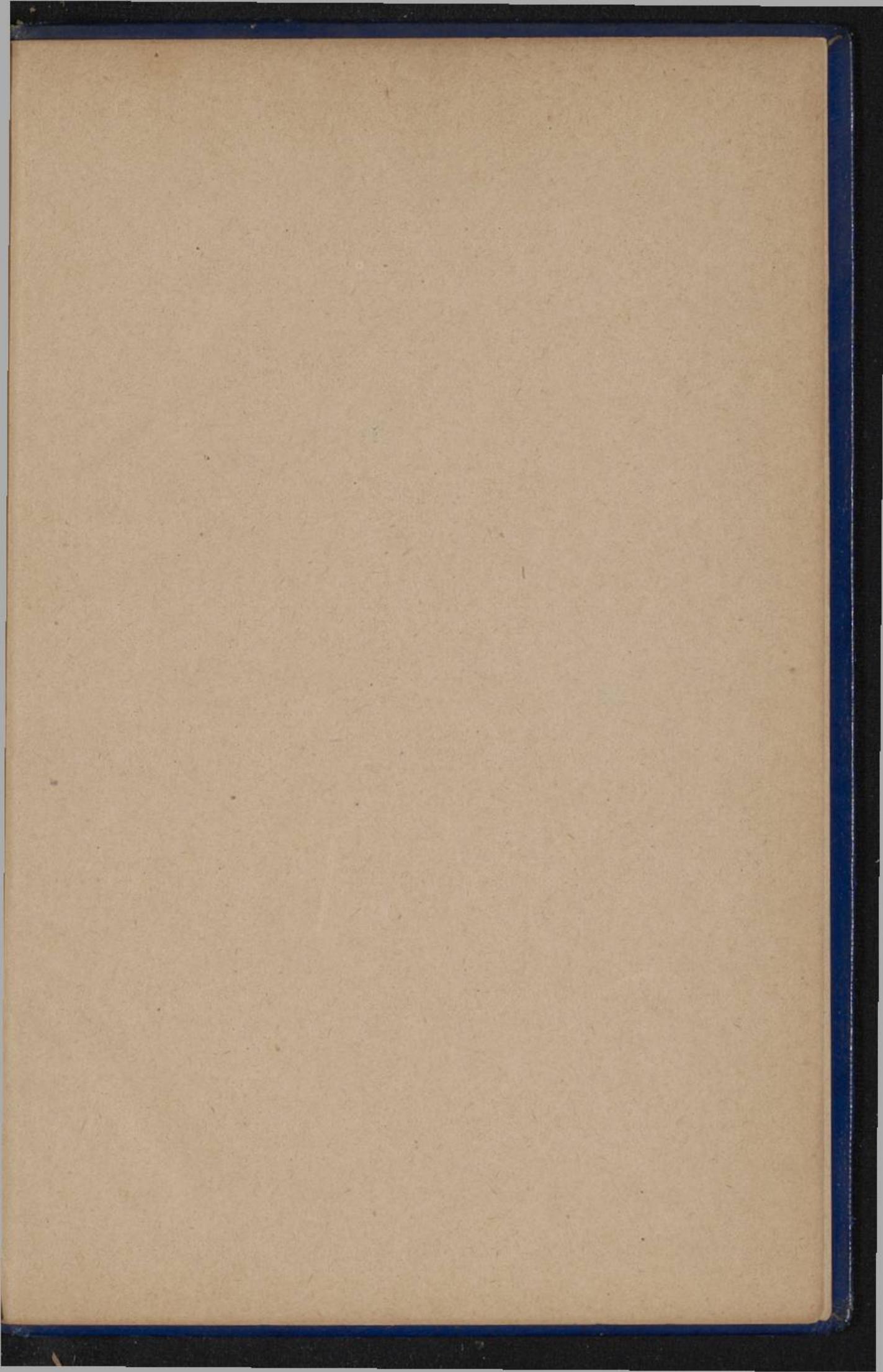
ACHEVÉ D'IMPRIMER

le 15 janvier 1855.



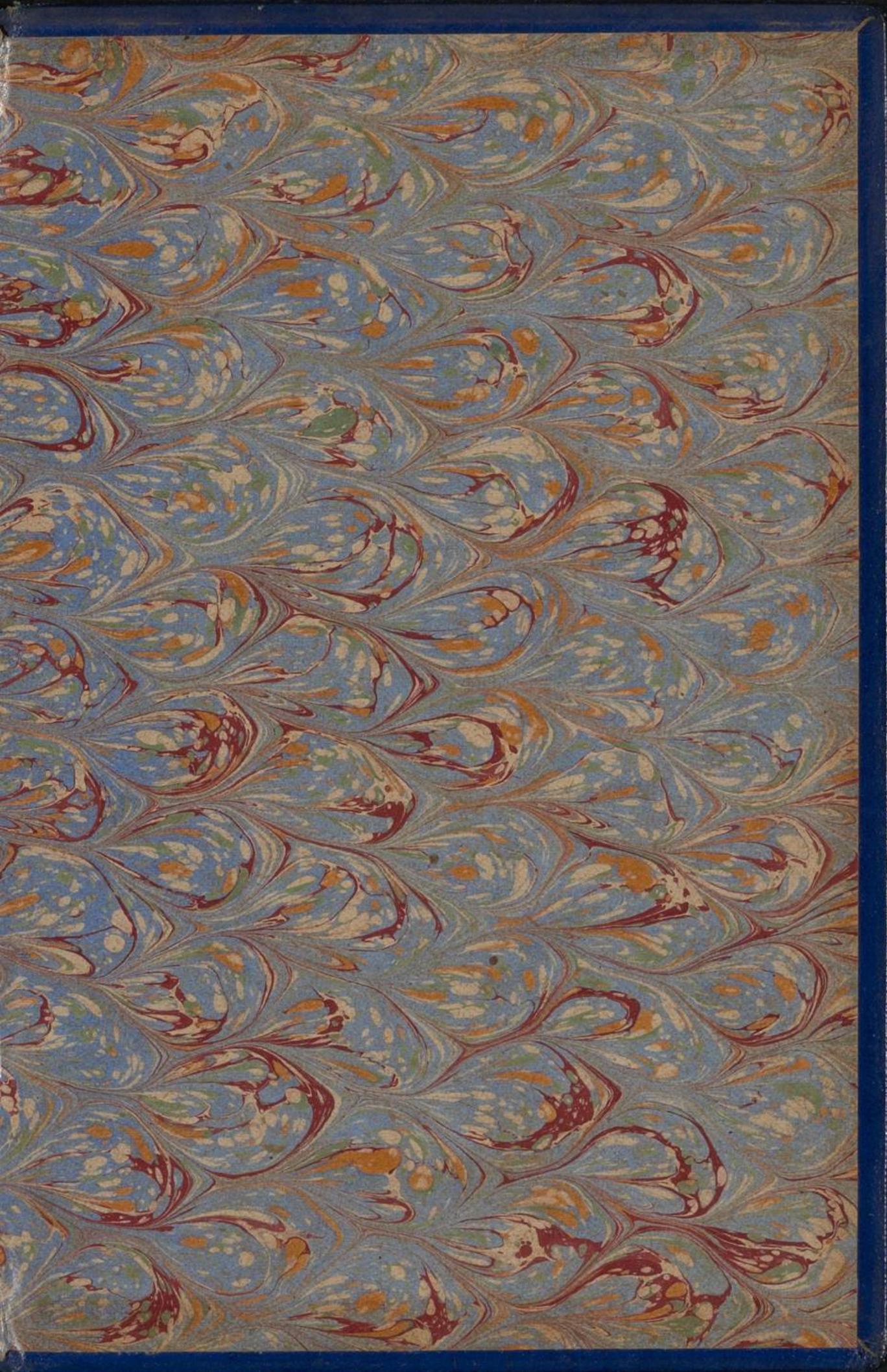
PAR A. LEFEVRE, A BRUXELLES

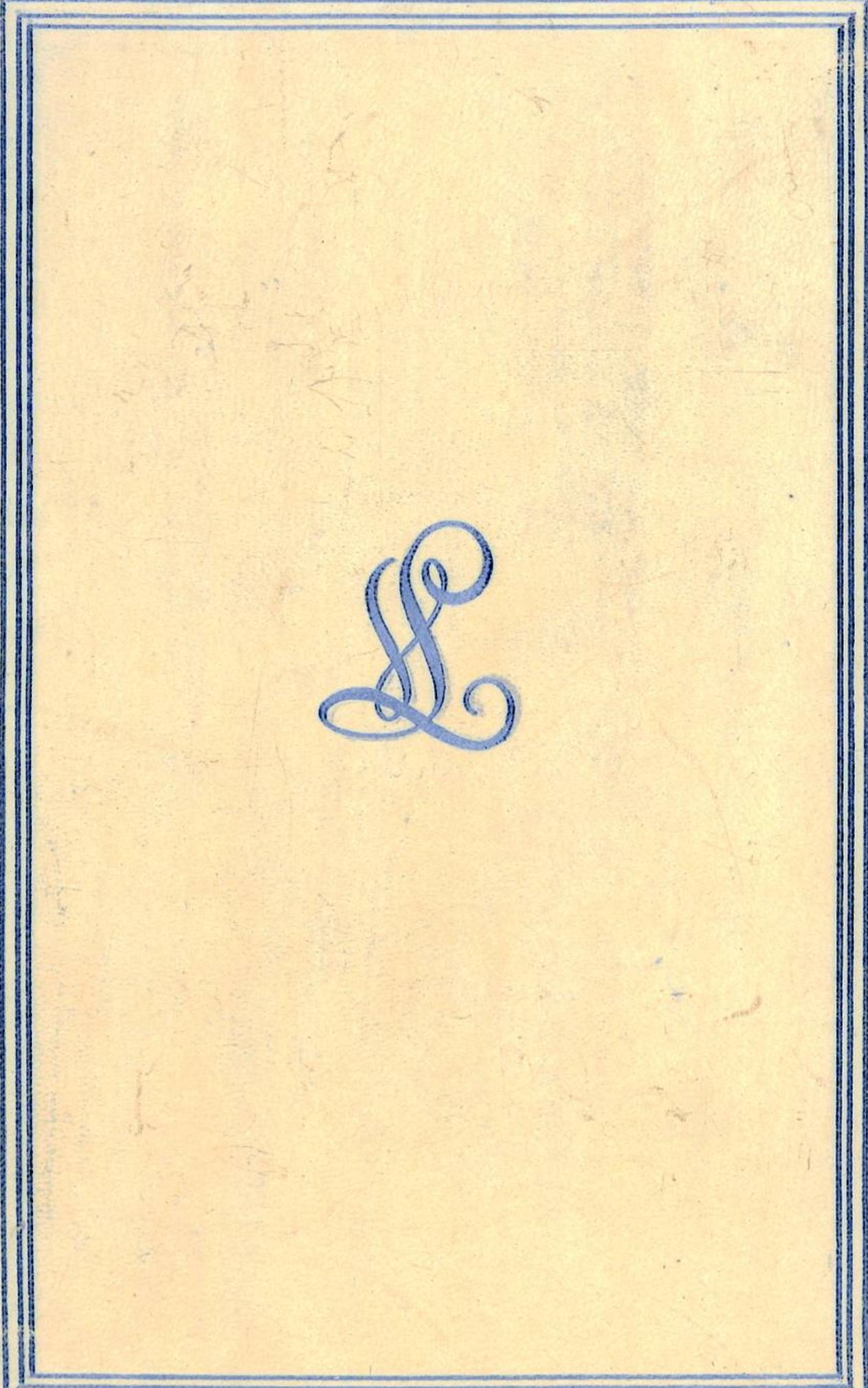
106











L

98. Fernand SEVERIN, *Le Lys*.

Frontispice à l'eau-forte de Henry De Groux. Bruxelles, P. Lacomblez; Paris, A. Lemerre, 1888.

Dédicace sur la page de faux-titre:

Opdracht op bladzijde met Franse titel:

"A Charles Van Lerberghe/ au grand et pur
artiste qui s'est révélé/ à moi au Parnasse de
la J.B./ Fernand Severin".

Dédicace ultérieure/latere opdracht: "A ma
chère marraine M.B./ pour l'anniversaire.

Pentecôte 1925./

(A.M.L., FS-VN XVIII LP 111)

